

LE POUILLEUX DE DIEU

Je veux chanter ici ce fils d'Amettes
resté célèbre pour ses poux. Ascète
définitif, pénitent de l'extrême,
attirant sur sa personne anathème,
aversion, répulsion et le dégoût.
Je veux chanter ici le pauvre en tout.

De sa terre d'Artois il n'a gardé
qu'un peu de boue sur ses haillons crottés ;
du ciel natal, dans ses yeux, l'image
grise des humbles et tristes nuages,
guenilles emportées loin par un vent
fort, toujours plus loin, toujours plus avant ;

de Jean Baptiste, son père, le pas
de l'homme droit qui ne renâcle pas
au dur labeur ; d'Anne Barbe Gransire,
sa mère, la piété et le sourire
et de ses quatorze frères et sœurs
l'art du partage y compris du malheur.

Encor jeune au presbytère d'Erin,
chez l'abbé François Joseph son parrain,
à la lecture attentive des livres
saints la lumière lui vint. Tout comme ivre
d'intime joie, prêt à tout, même au jeûne,
il but Les sermons du Père Lejeune.

Dès lors il sut. Sa pensée n'eut besoin
de s'enrichir auprès d'autre témoin
d'aucune autre évidence ou vérité.
Dieu avait parlé ; cela suffisait :
le désert, le cloître ou la solitude
seuls seraient ses havres, ses lieux d'étude.

Les frères de Neuville et Longuenesse,
effrayés par tant de pieuse allégresse,
rejetèrent cet enfiévré de Dieu
qui s'en fut alors ainsi qu'un pouilleux
vers l'Orne et la trappe de Soligny.
L'accueil, là, ne fut guère plus ami.

À la trappe de Sept Fons, frère Urbain
il devint quelques mois durant, en vain
suivant la règle qui veut que son âme
toute on donne au Divin qui la réclame.
Ce n'était pas assez. En lui le feu
d'Esprit dictait d'être plus généreux.

Cette exigence impérieuse, absolue,
qui consumait son âme résolue
demandait que le corps se transfigure,
devienne transparent, d'une pure
lumière intérieure l'écrin unique
malgré la pauvreté de sa tunique.

Il fallait se faire l'humble paria
du Seigneur qui saigne. On le conseilla :
« Suivez les inspirations de la Grâce
et de la Providence. Votre place
n'est pas dans notre sainte institution
et le ciel seul connaît votre mission. »

Besace emplie de livres pieux, cet homme,
fou de Dieu, dès lors, chemina vers Rome.
La route, pour rejoindre la maison
de Pierre, fut longue. En toute saison,
couvert d'oripeaux, il marcha, sans craindre
neige, orage, pluie, vent, gel, loups, ni geindre.

La joie le menait et l'espoir vivace
de se trouver face à la Sainte Face.
Son cœur enjoué faisait fi des affres
de la faim, du froid, des vives balafres
de la vie, de la soif et des souffrances
qui mettent le corps comme en pénitence.

Répugnant, putrescent, purulent mais
pur en amour et foi, au grand jamais
il ne maudit celui-là qui, mystère,
l'avait enjoint de suivre cette austère
voie, même quand, sous les plus vils outrages,
les crachats, on le chassait du village.

La prière était sa seule richesse,
son pain quotidien celui de la messe,
l'innocence son seul savoir, aimer
sa seule doctrine, son carême et
son offrande le baiser du pardon,
sa déchéance le suprême don.

À Paray le Monial, Lyon, Chambéry,
Turin, Parme, pauvre hère amaigri,
mendiant du Très Haut, misérable gueux,
on le vit quêter l'aumône d'un peu
de chaleur et l'absolution divine
sous le porche des églises latines.

Étrange clin d'œil de la destinée,
il fut l'hôte durant quelques journées,
en route, à Dardilly, du fermier Pierre
Vianney, homme de bien et grand-père
du futur saint curé d'Ars qui de même
voua sa vie au dénuement extrême.

À Jouques, tout près d'Aix, ce pèlerin
crotté, en loque, le vêtement plein
de vermines, fut reçu de façon
si tendre par la famille Bellon
qu'il leur donna le pouvoir de réduire
les fractures en merci des sourires.

Quelques temps il posa son baluchon
flapi dans la grotte de Chicalon
nichée dans le massif de Montaignut
qui retentissait du zinzin aigu,
strident, des cigales ou d'Ezéchiel.
Là-haut, se sentait-il plus près du ciel ?

Pour le vivre et pour le bon coucher,
plus tard, il trouva gîte en le clocher
de l'église aixoise de Jean de Malte
où le bon hasard le fit faire halte.
C'est afin d'être diligent et proche,
à mâtines, qu'il dormait près des cloches.

Vers Saint Jacques faisant pèlerinage,
on signale également son passage
à Saint Bertrand de Comminges en Haute
Garonne. Prisonnier pour une faute
qu'il n'avait pas commise, innocenté,
il œuvra comme assistant de santé.

Marcheur impénitent et pénitent,
vagabond sans cesse ni limite, en
sept ans il parcourut bien trente mille
kilomètres, allant de ville en ville,
sur les routes de Provence, d'Espagne,
en Italie et même en Allemagne.

Au grand dépit de ses pauvres pieds gourds,
toujours joyeux il allait car toujours
en son âme ardaît ce désir d'union
céleste et de parfaite rédemption
par le martyr et par l'indifférence
quant à son bien-être, à sa bonne aisance.

Être libéré de tout, y compris
de soi-même, vivre au total mépris
de sa propre dignité, dans la crasse,
pis que porc, quelque part, mène à la grâce
et prépare à l'accueil sain du saint Chrême
au bout de cette mystique bohème.

À Rome au temps de Pie VI, lui, le moins
que rien, fut attiré, simple témoin,
par la pompe, les ors, le décorum
accompagnant chacun des te deum.
Au Saint Sauveur la gloire, l'auréole ;
pour lui, faible pécheur, le piètre rôle.

Ainsi dans les ruines du Colisée
mal fréquentées et peu civilisées,
où tant de chrétiens et martyrs périrent,
il avait élu demeure, presque empire,
disputant parmi les amas d'ordures
aux chats errants sa maigre nourriture.

Devenu sinon célèbre mais presque
populaire en la Ville gigantesque,
il était prié au nom des malades
de l'âme et du corps, triste peuplade,
d'intercéder auprès de celui qui,
tout puissant, apaise, soigne et guérit.

Pour lui-même il n'appelait, malgré
l'atroce et fétide malignité
qui lui rongeaît le corps, qu'à plus d'épreuve
comme étant de sa foi flagrante preuve.
Plus la nuit est sombre et plus l'étoile
brille et mieux l'obscurité se dévoile.

Ce nouveau Job ou bien nouvel Ennius
sur son fumier, inspiré par l'Agnus
Dei, prêchait à la ronde la bonne
parole qu'entendit Notre Patronne :
« Pour aimer Dieu, il faut en tout trois cœurs
en un seul formant admirable chœur.

Le tout premier doit être tout de feu
envers le Seigneur pour qui bel aveu
fut signé, faire penser et agir
toujours, constamment, selon son désir
et surtout supporter avec patience
le mal qu'il lui plaît d'offrir comme chance.

Le deuxième doit être tout de chair
envers le prochain qui a tant souffert,
s'attendrir pour les pécheurs, demander
le rachat de ceux qui vont s'amender
et puis pour les âmes du Purgatoire
prier pour qu'elles connaissent la Gloire.

Le troisième doit être tout de bronze
pour soi-même et si alors l'on renonce
à son vouloir propre par l'abstinence
c'est pour plus grande et haute récompense.
Plus vous haïrez et vous châtierez
votre corps, plus près du ciel vous serez. »

Sa parole exigeante trouvait peu
d'écoute et d'écho du côté des vieux
palais où luisait la pourpre romaine.
Le souci du salut rendait sereine
son âme élevée, ne s'offusquant guère
de ne pas être entendue par les Pères.

Lui répondait à la voix claire et belle
de Marie, Vierge et Mère universelle.
Onze fois il fit, le cœur tout en flamme,
le voyage à pied jusqu'à Notre Dame
à Lorette afin de lui porter fleurs
simples sans désir aucun de faveur.

Le souffle tiède de sa voix céleste
suffisait à son bonheur. Pour le reste
la charité, à défaut l'endurance,
contentait ses besoins de subsistance.
A Rome il s'en retournait porté
comme par des anges, saoul de gaieté.

Après tant d'années, de saintes errances,
de dévouement, de dénuement, d'outrances
envers soi, ravagé par la charogne,
fatigué par tant de pieuses besognes
les jambes enflées, couvertes d'ulcères,
un jour, il tomba, fin de la misère.

Ce fut un seize avril au doux printemps
quand la Nature refait son brillant.
Les beaux oiseaux de Saint François chantaient
comme un avant-goût de félicité.
Ce fut devant Sainte Marie des Monts,
sa paroisse, à l'heure où fuit le Démon.

Son ami, le boucher Zaccarelli,
saisi de compassion, le recueillit
dans sa boutique. Entouré de prières,
de pleurs, de tous les miséreux, ses frères,
bientôt, il rendit son âme si belle
et s'éveilla à la vie éternelle.

La triste nouvelle se propagea
vite : « Le petit saint est mort ! ». Déjà
l'on visitait sa dépouille grouillante
d'animaletti piccoli, de lentes.
Déjà Tedeschi, le sculpteur de masque
mortuaire, œuvrait pour faire tarasque.

Déjà les peintres cherchaient la manière
de suggérer dans ses yeux la lumière.
Déjà son vieux bâton, son vieux manteau
devenaient reliques par cent morceaux.
Déjà son parcours ardu, exemplaire,
était dit, souligné, loué en chaire.

Déjà dans toute l'Europe son nom
invoqué servait pour les guérisons.
Déjà sur lui scintillait l'auréole ;
lui qui refusa toute riche obole
et fit de sa vie pour Dieu un vrai psaume
en se voulant le plus crasseux des hommes.

Ici j'ai voulu chanter l'humble fils
d'Amettes en mémoire d'Humilis,
son arrière-petit-cousin germain
qui me désigna l'idéal chemin.
En nos jours noirs où la foi se délabre
j'ai voulu glorifier Saint Benoît Labre.

Daniel MALBRANQUE — 2002